



Comme vient un voleur dans la nuit (peur, stupeur, poèmes)

COMMUNICATION DE LILIANE WOUTERS
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 14 FÉVRIER 1998

À quelles profondeurs faut-il descendre pour découvrir d'où sortent les désirs, les craintes, les fantasmes que charrie notre écriture? Nous savons maintenant que c'est jusqu'à la très petite enfance, voire même plus tôt. Non que tout soit joué dès cette époque, tant de facteurs interviendront ensuite. Mais les traces demeurent, indélébiles. Et les résultats sont imprévisibles. Ce qui nous a marqués apporte à l'un la force, à l'autre la faiblesse. La même eau ne fait pas toujours la même lessive.

Relisant récemment l'ensemble de mes poèmes en vue d'une réédition, les survolant, en quelque sorte, puisque, pour la première fois, j'en pouvais suivre tout l'itinéraire, j'ai vu se dessiner leur ossature, comme les branches d'un arbre dont, tout à coup, je pouvais lire les racines. Que la mort, la vanité de toute chose, le sacré, la dualité, soient chez moi des thèmes récurrents, je le savais. Mais j'ai trouvé enfin la cause de leur emprise, de leur présence quasiment obsessionnelle.

Celle de la mort, par exemple. À vrai dire, il me semble l'avoir toujours fréquentée. Quand je dis «toujours», je pèse le mot, puisque c'est vers mes quatre ans que j'ai pris conscience de la précarité de notre vie et que j'en suis restée marquée à tout jamais.

Mon plus lointain souvenir dans ce domaine remonte au 18 février 1934. Comme chaque dimanche, autour de la table du petit déjeuner, nous attendions mon grand-père parti assister à l'une des premières messes. Au silence qui accueillit son retour, à la façon dont les têtes se levèrent, je compris qu'une chose grave était

arrivée. Immobile sur le pas de la porte, le visage aussi blanc que son col dur, il nous annonça l'incroyable nouvelle : «De koning is dood» (Le roi est mort). Et je fus stupéfaite de lui voir sur la joue couler une larme.

Cette larme m'atteignit encore plus que l'événement. N'empêche que j'étais bien surprise. Ainsi, les rois mouraient. Même celui-là, que j'avais vu caracoler sur son cheval quelques semaines ou quelques mois auparavant. Certes, il m'avait paru presque aussi vieux que mon grand-père. Mourir, d'ailleurs, qu'est-ce que c'était? La foudre, ce jour-là, n'est pas tombée.

Elle me frappa un peu plus tard, au même endroit, toujours en 1934, les informations reçues par la suite me l'ont confirmé. Il faisait beau, du moins le soleil brillait-il, jouant sur le carrelage de la cuisine, la cuisine, lieu sacré où, dans ce milieu, à cette époque, se concentraient toutes les activités diurnes familiales. J'y avais mon coin favori, où je m'asseyais sur un petit banc, de ceux qu'en Wallonie nous appelons passets, près de la table, souvent dessous, comme à l'abri d'un toit. Je trouvais là une sorte de sécurité, presque une cachette, d'où j'observais le va-et-vient des grands, où je tentais de me faire oublier, le soir, quand venait le moment d'aller au lit.

Ce jour-là, personne ne pensait à moi. Il était question d'une très jeune femme et je compris qu'elle venait de mourir. La mort, j'en avais maintenant acquis une vague idée. L'esprit montait au ciel, le corps restait sur terre, plus précisément dans celle-ci, de récentes promenades au cimetière d'Ixelles en compagnie de ma grand-mère m'avaient instruite de la chose, laquelle survenait fort tard, dans l'extrême vieillesse, autant dire jamais.

Mais cette morte-là avait pris les devants. Autour de moi, tous évoquaient sa jeunesse, une toute fraîche maternité, les années qui, normalement, lui étaient dues, l'injustice d'une fin aussi brutale. Je m'informai : on pouvait donc mourir avant d'être un vieillard? On le pouvait. Les enfants aussi? Les enfants aussi. Même les bébés? Même les bébés. Je demeurai sans voix.

Je sais qu'à ce moment ma vie a basculé. De stable, elle est devenue précaire, de solide, fragile, de sûre, incertaine. Je l'ignorais encore, mais l'angoisse existentielle venait d'y faire irruption. Je ne crois pas, depuis, m'être endormie une seule fois avec la certitude absolue de me réveiller. Même pas, non surtout pas, dans les moments heureux.

Pourtant, je ne crains pas la mort. Au fil du temps, non sans difficultés, je crois même l'avoir apprivoisée. Je n'ai d'ailleurs pas eu le choix, mon équilibre même était en jeu. J'imagine qu'en ce domaine la psychanalyse aurait son mot à dire. J'admets volontiers que le choc initial, ce traumatisme ressenti dans la plus tendre enfance, aurait pu me détruire pour toujours. D'autant plus qu'à l'école primaire que je fréquentais par la suite sévissait une redoutable religieuse. Plus hantée par nos fins dernières que par des préoccupations psychologiques, Sœur Agnès insufflait à ses élèves toutes les craintes imaginables, où dominaient, bien sûr, celles du péché et de la mort. Sans parler de l'enfer dont elle nous faisait voir sans cesse les portes sommées de deux mots répétés à l'infini, comme en l'église de Brou le sont Fortune et Infortune. Mais ici cela devenait : toujours, jamais. Toujours nous brûlerions dans la fournaise, jamais nous ne pourrions y échapper. Faut-il préciser qu'à plusieurs reprises certaines visions dantesques alimentèrent mes cauchemars d'enfant? Que, soixante ans plus tard, je revois clairement deux ou trois rêves récurrents, celui où je portais ma tête sur un plateau, tel, après son martyre, saint Expédit; celui où, dans un cimetière mis sens dessus dessous par les trompettes du Jugement dernier, je sortais du tombeau roussie, cornue et condamnée, sous l'œil réprobateur de Sœur Agnès.

J'ai su, plus tard, que cette pythie passait pour une religieuse exemplaire, consacrant toute sa vie à notre école, macérant dans les pénitences les plus rébarbatives. Pour moi, je me souviens surtout de sa pâleur. On ne devrait jamais confier de petites filles à une femme au visage exsangue.

Elle ne cessait de nous le répéter : la mort pouvait frapper à tout instant «comme vient un voleur dans la nuit». Et cette épée de Damoclès pesait si lourd sur mon enfance qu'il fallut bien me trouver quelque protection. Dans la chambre de mes grands-parents près de mon lit, entre une Vierge éplorée et un Sacré-Cœur à la poitrine en feu, se trouvait une petite statue vert pistache et rose bonbon dont le socle portait une inscription des plus réconfortantes : «Saint Joseph, patron de la bonne mort. Dans ses bras partez consolé.» Aussi, chaque soir, avant de me glisser entre les draps, remplaçais-je ma poupée par ce très sulpicien objet. Le voleur, dans la nuit, trouverait à qui parler. Je dormais avec saint Joseph.

Montherlant, quelque part, prétend qu'un minimum de traumatismes aide à construire la personnalité. Je ne pense pas qu'il faille en faire une règle. De l'internat où je passai ensuite mon adolescence, et que, mi-figue mi-raisin, certains inspecteurs appelaient « e bagne », nous fûmes nombreuses à supporter l'austère discipline. Mais quelques-unes en restèrent à jamais brisées. J'ignore pourquoi le même matériau produit chez l'un du feu et chez l'autre des cendres. Je sais seulement de quelle blessure j'ai tiré des forces, de quelle fracture a pu jaillir la source des poèmes.

Sans doute y ai-je mis le temps. Mais la conscience aiguë d'une fin certaine n'assombrit plus mon existence. Bien au contraire : elle en souligne les couleurs, en efface les ombres, en sculpte les reliefs. Elle relègue l'accessoire aux oubliettes. Elle couvre la rumeur d'accords pléniers. Elle me fait, en toutes circonstances, chercher l'essentiel. Peut-on quitter quelqu'un sur une mauvaise parole si l'on n'est pas certain de le revoir? Perdre pour des vétilles un temps qui nous est tellement mesuré? S'accrocher à des choses qu'il nous faudra un jour abandonner?

Je ne parle, bien sûr, ici, que de ma mort à moi. Si déchirante soit-elle, si soudaine, si absolue, l'absence d'un être aimé reste, dans une certaine mesure, présence, puisque d'être vivants nous permet quelques leurres : penser à lui, parler de lui, savoir qu'il fut. Tant que nous durons, il existe. Mais notre absence à nous, notre disparition soudaine, totale, irréversible, sans alternative, sans recours? Le fait d'y être, pleinement, puis, d'une seconde à l'autre, de n'y être plus? De basculer du tout au rien? Malherbe a beau nous dire que «finir, à l'homme, est chose naturelle» et Ronsard qu'il faut «laisser maisons et vergers et jardins, vaisselles et vaisseaux», disparaître à jamais ne semble vraiment pas aller de soi. Autrefois, peut-être, mais certainement plus à notre époque, sous nos climats. Même s'ils savent le dénouement inéluctable, nos contemporains acceptent de moins en moins la perspective de devoir mourir. Chacun pourrait faire sienne la déclaration de Paul-Jean Toulet : «Ce n'est pas drôle de mourir et d'aimer tant de choses.» Hé non. On pratique donc allègrement la politique de l'autruche. Un riche laboureur sentant sa fin prochaine aurait-il encore l'idée d'en parler avec ses enfants? Mis au courant, ceux-ci s'efforceraient d'ailleurs de le maintenir dans l'illusion, de lui promettre des délais, de faire miroiter des espoirs aussi faux qu'un hochet virtuel.

Lequel d'entre eux — ou d'entre nous — oserait parler comme Walt Whitman dans son poème *À un qui va bientôt mourir*¹?

Entre tous les autres je te choisis, car j'ai un message pour toi,
Tu vas mourir — que d'autres te disent ce qu'ils veulent, je ne peux mentir, Je suis juste et impitoyable, mais je t'aime —
tu ne peux pas y échapper.

Doucement je pose ma main droite sur toi, tu la sens à peine,
Je ne discute pas, je penche la tête tout près et la cache à moitié,
Je suis assis tout contre, silencieux, je reste fidèle,
Je suis plus que garde-malade, plus que parent ou voisin,

Je t'absous de tout sauf de toi-même, spirituel
corporellement, donc éternel, et toi-même sûrement tu en réchapperas,
Le cadavre que tu laisses ne sera qu'excrémentiel.

Le soleil perce en directions imprévues,
De fortes pensées t'emplissent, et la confiance, tu souris,
Tu oublies que tu es malade, comme j'oublie que tu es malade,
Tu ne vois pas les médicaments, tu ne remarques pas les amis qui pleurent, je suis avec toi,
J'écarte les autres de toi, il n'y a pas lieu de compatir,
Je ne compatis pas, je te félicite.

Quel sens peut encore avoir cette terrible exhortation dans une société qui gomme la mort? Tout comme elle tente de faire silence sur la vieillesse, la maladie, la pauvreté. Il suffit de voir les photos publicitaires. Que de familles heureuses, de jeunes bien nourris, de sémillants vieillards!

Ceci dit, n'est-il pas ahurissant de s'obstiner à respirer, envers et contre tout? Ce qu'on appelle instinct de conservation doit être bien puissant pour maintenir si longtemps hors de l'eau une tête qui, de toute manière, doit y basculer.

¹ *Les cent plus beaux poèmes du monde*, par Alain Bosquet, Le Cherche-Midi, 1979.

Et nous vivons. Jour après jour, nous avançons vers cette unique certitude : disparaître. Nous faisons des projets, plantons des arbres dont nous ne pourrons cueillir les fruits, bâtissons des maisons destinées à durer plus longtemps que nous, entassons des objets que se partageront un jour nos héritiers. Exactement comme si la mort — la nôtre — n'aurait jamais lieu. Nous savons pourtant ce qui nous attend. Nous avons vu, cent fois, se produire la chose. Quelqu'un est là, occupe sa place, remplit son rôle. Puis, tout à coup, il cesse d'exister. Le soleil ne s'arrête pas pour autant, la mer ne sort pas de son lit, la terre persiste à tourner. Nous restons frappés de stupeur.

De tous les sentiments provoqués par la mort, c'est bien celui-là qui semble le plus répandu. Alors que tout devrait nous faire prendre conscience de l'issue, qu'elle est présente à chaque moment de l'existence, qu'elle se rappelle sans cesse à nous, son arrivée, chaque fois, nous ébranle de la tête aux pieds. Comme jadis Bossuet, qui parle de la mort s'étonne. Mais l'étonnement de Bossuet était le fruit d'une longue et permanente méditation, celui de Monsieur Tout le Monde le saisit tout à coup et se traduit seulement par l'incrédulité. A croire que la mort n'était pour lui qu'une fiction.

Je n'apprendrai à personne que cimetières et chambres mortuaires sont le territoire d'élection des pires lieux communs. Si le poète s'efforce de ne rien entendre, il faut déjà qu'un dramaturge se sente très affligé pour ne pas ouvrir l'oreille et faire son miel. Vaudeville et tragédie se nourrissent aux mêmes lapalissades, seule varie la manière dont les reçoit l'auteur. Et le contexte leur donnera des sens très différents. «On est toujours le premier à mourir» sonne autrement dans la bouche de Joseph Prudhomme que dans celle du roi Béranger. Il est vrai que, de toutes les œuvres littéraires, *Le roi se meurt* est sans doute celle qui rend le mieux les sentiments d'un homme réalisant sa fin prochaine. Voyant pour la première fois la pièce d'Ionesco, il doit y avoir aujourd'hui quelque trente ans, j'étais partagée entre l'enthousiasme et l'abattement. Ainsi donc, c'était fait, quelqu'un l'avait écrite, cette longue scène d'adieu, quelqu'un l'avait rendue, cette prise de conscience abominable. La spectatrice en moi était comblée, la dramaturge complètement défaite : sur ce sujet qui me tenait tellement à cœur, l'essentiel venait d'être dit, bien dit. Il y avait de quoi désespérer.

Revenons-en à la stupeur. C'est elle, encore, qu'expriment devant la mort, la plupart des poètes, le plus direct étant sans doute notre compatriote Camille Goemans. Voici le début d'un texte intitulé *La mort*² :

Elle entre et va
sans regarder personne
tout droit vers l'homme qu'elle a choisi
et lui dit de la suivre
— tout de suite —
et lui se lève et obéit,
et lui qui était là
n'y est plus.

Pourtant son verre encore est plein
l'haleine de sa bouche
se mêle encore à l'air que nous respirons...

On a sûrement écrit de plus grands poèmes sur la mort, on ne peut mieux décrire la stupéfaction qu'elle suscite. Parce que cette stupéfaction est ici le sujet même du texte, alors que, la plupart du temps, d'autres sentiments l'emportent, les regrets, par exemple, ou la douleur ou la révolte, pour ne citer que les plus fréquents. Cependant, exprimée ou sous-entendue, la stupéfaction est toujours présente. Et c'est elle que nous ressentons, avant toute autre chose, depuis toujours. Ainsi l'exprime déjà la tradition orale. Témoin ces chants sacrés fortement teintés d'animisme que j'ai découverts dans une anthologie³. Si leur contenu et même leur construction paraissent très voisins, ils diffèrent totalement sur un point majeur, on verra sans peine lequel. Les voici donc. Le premier est attribué aux Denkas de la basse vallée du Nil :

² *Périple*, le Disque vert, 1924.

³ *Le Livre d'or de la Prière*, Alfonso M. di Nola, Marabout.

Au temps où Dieu créa toutes choses
Il créa le soleil.
Et le soleil naît, meurt et revient.
Il créa la lune.
Et la lune naît, meurt et revient.

Il créa les étoiles.
Et les étoiles naissent, meurent et reviennent.
Il créa l'homme.
Et l'homme naît, meurt et ne revient pas.

Et maintenant le second, un chant funèbre qui nous vient des pygmées :

L'animal naît, il passe, il meurt,
et c'est le grand froid.
C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.
L'oiseau passe, il vole, il meurt,
et c'est le grand froid.
C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.

Le poisson fuit, il passe, il meurt,
et c'est le grand froid.
C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.
L'homme naît, mange et dort. Il passe
Et c'est le grand froid
C'est le grand froid de la nuit, c'est le noir.
Et le ciel s'est éclairé, les yeux se sont éteints.
L'étoile respandit.
Le froid est en bas, la lumière en haut.
L'homme a passé, le prisonnier est libre.
L'ombre a disparu.
L'ombre a disparu.
Khmvoud, Khmvoud, vers Toi notre appel.
Khmvoud, Khmvoud, vers Toi notre appel.

On l'aura sans doute remarqué : si chacun de ces chants traduit la stupeur des humains devant la mort, l'un se contente de constater que l'homme disparaît, sans plus, l'autre émet un espoir, davantage même, puisque «l'ombre a disparu, la lumière est en haut, le prisonnier est libre». On peut s'interroger sur une différence aussi notable, vers la même époque, sur un même continent. Force nous est de constater que les peuples de l'oralité se partageaient, comme nous, en deux groupes distincts, l'un qui voit s'inscrire le mot FIN, sans rémission, l'autre pour qui scintille le mot QUOI? Quoi, l'éternité?

Car l'initiale stupeur, toujours, conduit à l'un ou l'autre de ces mots. Le trajet de l'étonnement au questionnement (souvent de pure forme en fait, on n'attend pas de réponse), ce trajet-là est plus ou moins divers, plus ou moins long. S'y inscrivent tous les poèmes inspirés par la mort, testaments, danses macabres, épitaphes, tombeaux et autres thèmes, dont l'ensemble pourrait s'intituler : déploration. Rares, très rares sont les accents qui dépassent — ou ignorent cette déploration. Parmi ceux-là, certains vont même jusqu'à banaliser le fait de disparaître. Fernando Pessoa⁴, par exemple :

La réalité n'a pas besoin de moi.
J'éprouve une joie énorme
à la pensée que ma mort n'a aucune importance.

Une telle indifférence est à peu près unique. Les poètes qui transcendent la mélancolie, l'angoisse ou le désespoir inspirés par la mort, ceux qui témoignent de sérénité, sinon de joie, sont loin d'affirmer un quelconque détachement. Bien au contraire. C'est l'espoir de durer qui les anime, c'est la prescience d'un autre monde, celui dont Francis Thompson⁵ disait :

Ô monde invisible, nous te voyons,
Ô monde intangible, nous te touchons,
Ô monde inconnaissable, nous te connaissons,
Ô monde insaisissable, nous t'étreignons.

⁴ *Les cent plus beaux poèmes du monde*, par Alain Bosquet, Le Cherche-Midi, 1979.

⁵ Cité par H. Bremond, *Prière et poésie*, Bernard Grasset.

Je ne parle pas ici des textes mystiques. Leur essence même présuppose trop de spécificités. Il n'est pas donné à chacun d'écrire : je meurs de ne pas mourir. Il ne faut cependant pas être Thérèse d'Avila pour voir se déchirer l'univers qu'appréhendent nos sens. Ni même croire en Dieu. Nous savons que certains poètes sont des voyants. Emily Dickinson⁶, par exemple, qui écrit : «quelqu'un aujourd'hui s'en ira au cœur de l'énigme» ou «moi, si timide, si ignorante, j'aurai l'audace de mourir» ou encore «Les choses que la mort achètera, l'espace, l'évasion» ou enfin :

comme si s'écartait la mer
et découvrait une autre mer
et celle-ci une autre, et toutes trois
n'étaient que présomptions
de mers par cycles...

Sans quitter les États-Unis, je pourrais aussi évoquer Robinson Jeffers⁷ et son étonnant *Écrit pour une pierre tombale* :

Je ne suis pas mort; je suis seulement devenu inhumain,
C'est-à-dire
Que je me suis dépouillé des orgueils et des faiblesses risibles,
Non point comme un homme
Se déshabille pour se glisser au lit, mais comme un athlète
Avant la course.
Le délicat écheveau de nerfs par quoi je mesurais,
Certaines conventions
Appelées le bien et le mal, qui me contractait de douleur
Et me dilatait de joie,
Méticuleusement réglé comme un petit électroscope :
Tout cela est fini, il est vrai.
(Il ne me manque jamais, et s'il manque à l'univers,

⁶ Emily Dickinson, *Poètes d'aujourd'hui*, Seghers.

⁷ *Anthologie de la poésie américaine*, Alain Bosquet, Stock.

il est si facile de le remplacer!)
Mais tout le reste en est agrandi, rehaussé, libéré.
J'admira la beauté.
Quand j'étais humain; à présent je fais partie de la beauté.
J'erre dans l'air,
Gaz et eau pour une grande part, et je flotte sur l'océan;
Je vous touche et je touche l'Asie
Au même instant; j'ai ma main sur les aubes
Et les lueurs de ce gazon.
J'ai laissé le léger précipité des cendres à la terre
En gage d'amour.

Si bien peu de poètes sont capables d'une telle projection, si beaucoup parlent de la mort comme de leur fin définitive, certains la nient, cette fin, avec une conviction impressionnante. Ainsi, par exemple, quelqu'un dont je ne connais que la date de naissance, la nationalité et le nom : Edvard Kocbek, Slovénie, 1904⁸. Est-il encore vivant? Je devrais dire : est-il encore sur terre? Où qu'il se trouve en ce moment, si nous lisons bien son poème, il comptait persévérer dans l'existence :

Je suis,
parce que j'étais
et chacun
pourra
m'oublier.
Et pourtant
je dois dire :
je suis
et j'étais
et je serai
et pour cela je suis plus
que l'oubli,
infiniment plus

⁸ *Le Livre d'or de la Prière*, Alfonso M. di Nola, Marabout.

que le déni,
infiniment plus
que le néant.
Tout ce qui naît
est éternel,
la naissance est plus forte
que la mort,
plus persistante
que le désespoir et la solitude,
plus puissante
que le bruit et le péché,
plus solennelle
que l'abjection.
Jamais
je ne cesserai d'être.
Jamais
Amen.

Avant de comparer cette *Prière* (c'est le titre du poème) à un texte apparemment aussi négatif que celui-ci se veut positif, j'aimerais faire remarquer que rien dans cet acte de foi ne nous permet de dire qu'il s'appuie sur des certitudes d'ordre religieux. C'est de l'intérieur même de son être que l'auteur s'affirme éternel. Nous ignorons la cause d'une telle assurance. Avant d'émettre une quelconque hypothèse à ce sujet, voyons un deuxième texte, tout aussi contemporain, que nous devons, cette fois, à un poète beaucoup plus connu, qui s'est donné la mort il n'y a pas si longtemps, Paul Celan⁹ :

Personne ne nous pétrira de nouveau dans la terre et l'argile
personne ne soufflera la parole sur notre poussière

Loué sois-tu, Personne.
c'est pour toi que nous voulons

⁹ *Anthologie bilingue de la poésie allemande*, Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1993.

fleurir.
À ta
rencontre.

Un rien,
voilà ce que nous fûmes, sommes et
resterons, fleurissant :
la rose du Rien, la
rose de Personne.

Avec
la clarté d'âme du pistil,
l'âpreté céleste de l'étamine,
la couronne rouge
du mot pourpre que nous chantions,
au-dessus, ô, au-dessus
de l'épine.

Face à la *Prière* de Kocbek, ce *Psaume* de Celan peut apparaître comme tout à fait nihiliste. Nous ne sommes rien, nous louons Personne. J'ai dit : à première vue. Parce que, jamais, je n'ai pu le lire sans être transportée de joie. Sa beauté transcende tellement le néant dont il est question que celui-ci semble être l'essence même du tout. Comment, pourquoi? Là se trouve le mystère de la poésie. Là se trouve l'origine de certitudes inexprimables autrement que par sa voix. C'est une certaine acuité propre à l'état poétique qui permet à Kocbek d'affirmer : je suis, et qui fait du rien de Celan le contraire même de ce qu'il affirme.

On me dira que l'art, toujours, veut dépasser la mort. Sans doute. Mais ceci nous arrive de régions dont ceux qui en reviennent, qu'ils soient poètes ou mystiques, quelquefois même les deux ensemble, peuvent seulement dire qu'elles sont indescriptibles.

Nous voici loin, très loin, des pauvres fins dernières de Sœur Agnès. Ressentirais-je encore les peurs de mon enfance qu'il me suffirait de relire certains poèmes pour me découvrir apaisée. Mieux encore : aussi paradoxal que cela puisse

paraître, de relire certains de mes propres poèmes. Parce que je sais qu'ils m'ont précédée, qu'ils ont été plus loin que moi, plus loin que je pourrais jamais aller.

Ce n'est pas de sang-froid que j'ai un jour écrit ceci, que nie toute logique, et à coup sûr ma raison raisonnante :

Je,
c'est-à-dire le
principe qui m'anime
et qui poursuivra son
voyage en me quittant.

Mais, parce que la chair est faible et l'état poétique peu fréquent, parce que l'illumination ne dure guère et que la mémoire finit par en douter (Pascal le savait bien, qui cousit dans son vêtement le Mémorial, ces lignes écrites en état second, certaine nuit de novembre 1654. Sans doute les effleura-t-il souvent quand, par la suite, il crut avoir rêvé); parce que j'ignore dans quel état j'aborderai le dernier passage, et, s'il s'avère exact que des défunts aimés viennent alors nous prendre par la main, à ce moment, j'espère bien apercevoir quelqu'un. Non cet ami très cher qui savait tant de choses, ni celle que j'appelais ma sœur et qui en connaissait encore davantage, ni les trois cents poètes dont parle Rilke, mais la pauvre vieille femme presque illettrée qui m'a élevée. Si peu instruite fût-elle, c'est de sa bouche que je tiens l'essentiel. De l'avoir vue prendre congé comme elle le fit il y a presque un demi-siècle me permettra au moins de regarder ma mort en face :

Elle respire à peine, elle réclame
Un prêtre, se confesse.
Il s'en va, les yeux pleins de larmes,
à croire que c'était lui le pécheur.
Et, quand il est parti,
bras ouverts, elle se redresse sur son lit.

Qui donc voit-elle en ce moment?
Sa dure mère, son père dément,

sa sœur étreinte par la camisole
de force? La charrette aux chevaux blancs,
celle qui vient chercher les fous, les folles,
combien de fois m'en a-t-elle parlé?
Et des petits bordés dans leur cercueil?
Les petits que peut-être elle aperçoit
passé le seuil? Clémence, ma grand-mère, illuminée,
regard fixé sur la porte fermée.

Deux guerres, sept enfants,
des kilomètres de tricot, des tonnes de lessive
Ô fontem aquae vivae.
Le cœur usé jusqu'au trognon, dit le docteur.
Et le vicaire à la soutane vert-de-gris : c'est une sainte.

Une sainte? Je ne sais pas.
Toute sa vie elle a brûlé. Brûlures
des gifles maternelles, de la faim,
des mains couvertes d'engelures,
du mépris qui la fait rougir,
de l'homme accueilli sans plaisir,
de la morgue puérole des patrons,
du gel qui raidit les torchons,
de l'ignorance au dos courbé,
de la crainte des fautes attisée
par le curé qui tonne en chaire.

À genoux sur le carrelage plus souvent
que sur les chaises de l'église,
pour eau bénite, le gras des vaisselles,
pour goupillon, une brosse en chiendent,
pour corporal, sa serpillière,
frottant le sale, effaçant la misère

et le péché — *absolves me* —
que je te lave avec l'hysope te
fasse plus blanche que la neige.

Les bras ouverts, Clémence, elle s'en va.
À l'instant où se fige son haleine,
ô fontem, fontem,
je vois, sur son visage,
ce que j'ai su, plus tard, être l'extase,
ô fontem aquae vivae.

«Hors du monde sensible et de soi-même»
comme chez la Thérèse du Bernin,
dans le regard de quelques suppliciés
ou dans les yeux de ceux qui s'aiment quand
le plaisir prend la forme du tourment.
L'extase, donc. L'extase pure et nue.

Les bras retombent, les lèvres ne happent
plus que le vide, le souffle se meurt.
Si l'âme existe, c'est alors qu'elle s'échappe
du corps sans gloire de Clémence, la servante du Seigneur.

Copyright © 1998 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Référence bibliographique à indiquer :

Liliane Wouters, *Comme vient un voleur dans la nuit (peur, stupeur, poèmes)* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1998. Disponible sur :
<<http://www.arlfb.be/ebibliotheque/communications/wouters140298.pdf>>